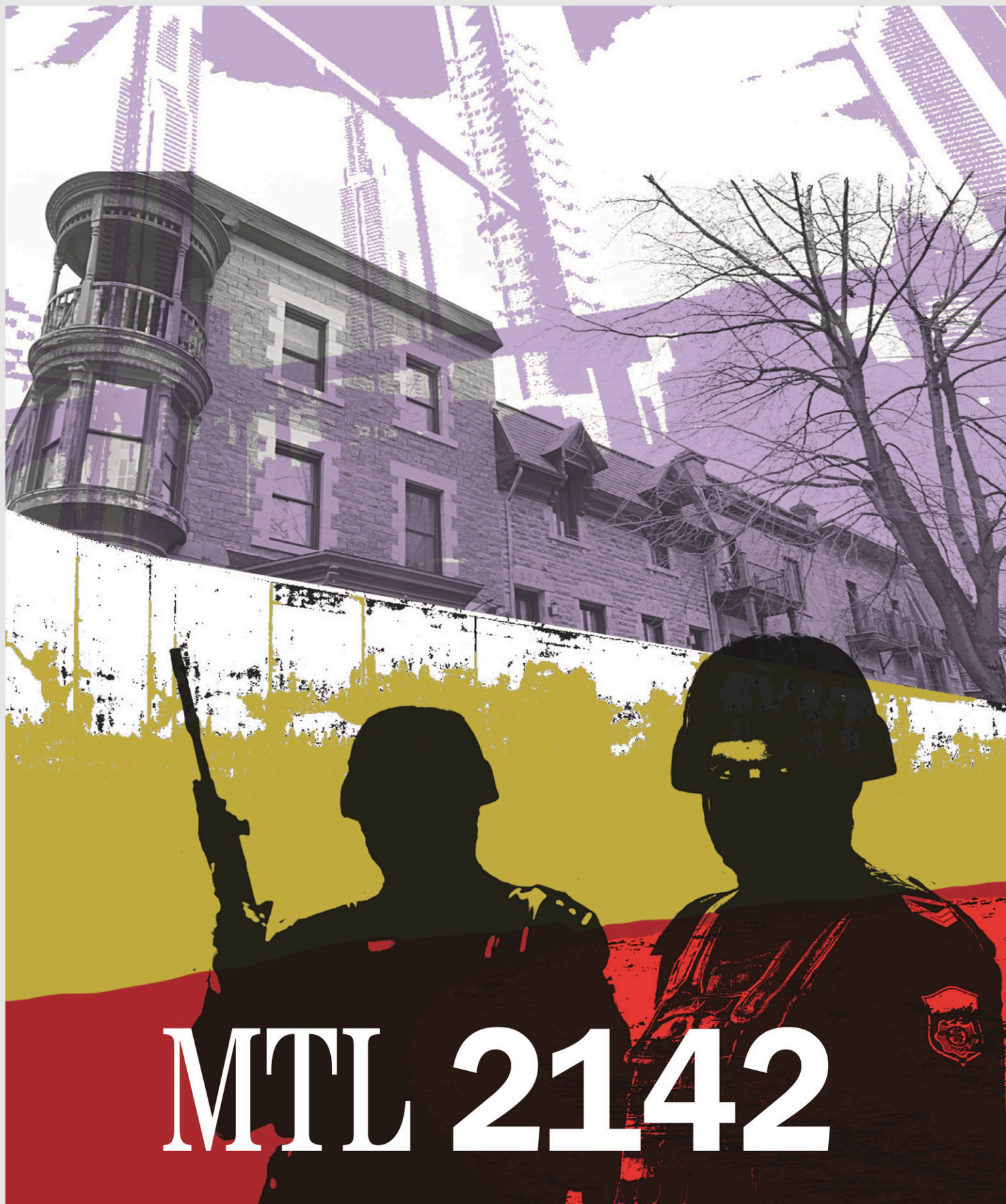


# LIVRES

## LITTÉRALEMENT MONTRÉAL

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 MAI 2017

Quatre microfictions inédites sur Montréal en **375 mots**



TIFFET

SERGE LAMOTHE

Les autorités avaient décidé de célébrer le 500<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Montréal en grande pompe et Gabriel-144-Langevin n'en avait vraiment rien à cirer.

La construction des infrastructures devait débuter en 2137 et s'échelonne sur cinq ans. Les chantiers allaient être colossaux et toute cette aventure culminerait, en 2142, dans un faste sans précédent.

Des quartiers entiers seraient rasés, puis reconstruits. Le centre-ville allait être entièrement réaménagé et la construction d'un stade censé pouvoir accueillir jusqu'à 150 000 personnes avait déjà été approuvée.

Au début, ce projet pharaonique avait paru faire consensus, mais des voix dissidentes s'étaient bientôt élevées. Ne se souvenait-on pas de la catastrophe qui avait endeuillé les festivités du 400<sup>e</sup>? La population était-elle soudain devenue amnésique? Est-ce que, vraiment, tout le monde avait oublié la guerre civile? La ville avait porté, pendant plus d'un demi-siècle, la cicatrice infâme de ce désastreux épisode de son histoire.

Le mur de Montréal avait bel et bien été démantelé à la fin du XXI<sup>e</sup> siècle, mais il subsistait sous une forme bien plus pernicieuse quelque part dans les cerveaux des habitants de cette ville. Les préjugés demeuraient tenaces.

Gabriel-144-Langevin s'en foutait royalement. Il était oc-

cupé depuis le matin à dégainer de vieux câbles électriques récupérés sur un chantier. Il revendrait le métal au marché d'Hochelaga. Il espérait tirer dix, peut-être douze, mondos de sa petite récolte de cuivre et de nickel. Assez pour vivre une semaine.

Il s'en souvenait très bien, lui, du mur qui avait fait la honte de cette ville. Vu du ciel, ironiquement, il dessinait un immense signe *Peace & Love*. Les Anglois avaient conservé l'ouest de l'île, bien sûr, et les Francos l'Est, tandis que Chinatown s'était retrouvé confiné dans le Centre-Sud.

Gabriel-144 était jeune à l'époque, mais il se rappelait que la vie sur l'île était bien plus rude qu'aujourd'hui. Il y avait des décennies que plus

personne ne mourrait de froid ou de malnutrition. Allait-on vraiment prendre le risque de raviver la ferveur patriotique des uns et des autres? N'apprendrions-nous jamais à tirer des leçons de l'Histoire?

Les festivités du 500<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Montréal n'eurent pas lieu. Les fonds publics furent utilisés à d'autres fins. Gabriel-144-Langevin s'en battait les couilles.

**Serge Lamothe est romancier, poète, nouvelliste et dramaturge. Il est l'auteur des *Enfants lumière* (Alto), *Ma terre est un fond d'océan* (Mémoire d'encrier) et de *Mektoub* (Alto), son plus récent roman.**



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Montréal, c'est le plus beau panorama d'humains au monde», souligne Sunny Duval.

RENCONTRE

## Dans le bateau de la nuit urbaine avec Sunny Duval

Le musicien parle à Montréal comme on s'adresse à un ami bienveillant

DOMINIC TARDIF

« Tu m'as vu naître à l'envers, enfariné dans tes ruelles qui me fascinent, tes cordes à linge pis tes histoires d'amour de chats. Tes apparts, tes parcs. Pis l'envie de te parler avec mon crayon de plomb pour te raconter ma vie de vagabond, qui me fait sans cesse faire des découvertes neuves, écrit Sunny Duval dans son bouquin *En-d'sous*. J'ai pas fini de grandir, non non. Les autres le savent pas, chui! Toi tu me vois tout le temps, tu sais tout. »

À qui parle le musicien? À sa mère, à sa blonde, à son meilleur ami? Un peu toutes ses réponses, aurait-on envie de conclure tant, en s'adressant à Montréal, Sunny Duval semble constamment se confier au plus bienveillant des camarades, qu'il désigne alternativement par deux mignons sobriquets: Vieille Ville ou Grosse Ville.

Paru en 2010 à l'enseigne de la défunte maison Coups de tête, ce recueil de chroniques d'abord publiées en 2004 et 2005 dans l'éphémère cahier LP2 de *La Presse* compte encore à ce jour parmi les plus grisants exercices de mythologisation d'un Montréal parallèle, celui de la nuit dans laquelle se réfugie, plein de raco-

coins grouillant de garçons qui veulent ressembler à Jacques Dutronc ou à Joey Ramone, et de filles qui veulent ressembler à Brigitte Bardot ou à Debbie Harry. Seul sur son vélo, ou à pied, celui qui était alors le guitariste-éros du groupe yéyé-rock-garage-lautréa-montesque Les Breastfeeders se promène de bar en bar dans les rues du Plateau et du Mile-End, émerveillé comme un gamin, mais assoiffé comme un rockeur. Il s'enfonce dans des conversations absurdes et/ou existentielles avec ses compagnons d'infortune, une bande de « vieux chialeux, sympathiques, hédonistes, blagueurs, pauvres », tous affublés de pseudonymes hallucinés (le pantagruélique Loup-Marin, le sauvage Bruce Binaire, le philosophe à la gomme Laferraille).

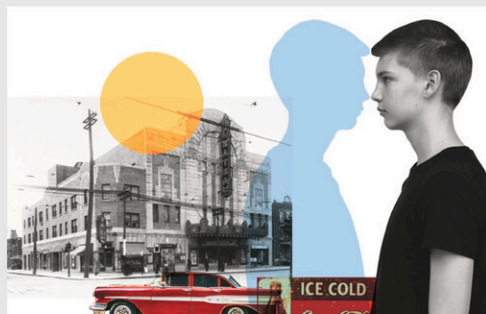
On avale avec lui les pintes et les quilles au Tarfly (le Barfly), à l'Épingleur Inspecte (l'Inspecteur Épingle) ou à la Casba del Popol (la Casa del Popolo), avant de toujours rallier l'Esquif (L'Escogriffe), dans un jeu de mystification aussi amusant que propre à engraisser les légendes locales.

L'Escogriffe, temple rock'n'roll de la rue Saint-Denis grand comme la poche d'un *skinny jean*, n'aura d'ailleurs jamais semblé aussi spectaculaire qu'à travers le regard moitié Réjean Ducharme, moitié Charles Bukowski de Duval. « Un bar, c'est comme un bateau », observe-t-il aujourd'hui en se replongeant dans *En-d'sous*, authentique lettre d'amour écrite à cette ville de l'amitié scellée en un *tchin*, et de la musique

VOIR PAGE F 6 : NUIT



**Erika Soucy**  
Mon premier Chaos  
Page F 3



**Michel Tremblay**  
Été 55  
Page F 3



**Anaïs Barbeau-Lavalette**  
Encore  
Page F 3

## LIVRES &gt; HISTOIRE



MUSÉE MCCORD

Image tirée de *Première visite à Montréal: «Vue depuis l'un des belvédères du mont Royal»*, Neurdein frères, phototype, vers 1910

## JEUNESSE

## Poésie au présent et mémoire du passé

Deux ouvrages illustrés parlent à un Montréal qui a été et à un Montréal qui est en train d'être

MARIE FRADETTE

«*Vue du ciel. Un carrelage gris et blanc. Dorval, le début de la solitude. Au-dehors, une froidure inimaginable. Habillée de tourbillons fous [...] Rue Laurier. Premier pas au resto. Tarte aux pommes chaude. Coiffée d'une boule de glace à la vanille.*

*Montréal, c'est exactement ça. Froid au-dehors, chaud au-dedans.* C'est sur ce poème intitulé *17 mars 1968* qu'Angèle Delaunois, auteure et éditrice bien établie, ouvre le recueil *Montréal, j'ai quelque chose à te dire*.

Montréal de jour ou de nuit, Montréal enneigée, Montréal en musique, la ville se déploie

sous la plume de 14 auteurs montréalais d'origines diverses tous, notamment celle de Rodney Saint-Eloi: «*Je suis chez vous chez moi chez nous. Terre Amérique. J'offre à la ville mes légendes mon chapeau et mon cheval. Un vaudou noir frappe tam-tam mon sang. Amis, ne me demandez pas d'où je viens ni la couleur de ma peau.*»

Ces instants croqués sur le vif se mêlent à des perspectives plus vastes, notamment celle de Rodney Saint-Eloi: «*Je suis chez vous chez moi chez nous. Terre Amérique. J'offre à la ville mes légendes mon chapeau et mon cheval. Un vaudou noir frappe tam-tam mon sang. Amis, ne me demandez pas d'où je viens ni la couleur de ma peau.*»

Ces poèmes sont accompagnés des toiles envoûtantes de Philippe Béha, qui ne sont pas sans rappeler celles, aériennes et oniriques, de Marc Chagall. Les courbes, les couleurs chaudes, les personnages flottant entre deux mondes mettent en lumière une ville grouillante à l'image des mots exprimés par les auteurs. Et pour chaque poème, Béha a su exploiter l'essentiel du propos tout en nous menant ailleurs, nous faisant voyager dans ce Montréal vibrant.

## Montréal aux mille couleurs

La richesse de l'album tient à la saveur singulière des points de vue qui témoignent de la vivacité de la ville, de sa musique omniprésente dans les rues, des «*odeurs légères et musquées, fraîches, pimentées*» — Rhéa Dufresne — du train de quartier. Montréal, en réel personnage, s'humanise dans *Mon Amérique à moi*, texte sensible de Jacques Pasquet qui clôt le recueil.

Ces poèmes sont accompagnés des toiles envoûtantes de Philippe Béha, qui ne sont pas sans rappeler celles, aériennes et oniriques, de Marc Chagall. Les courbes, les couleurs chaudes, les personnages flottant entre deux mondes mettent en lumière une ville grouillante à l'image des mots exprimés par les auteurs. Et pour chaque poème, Béha a su exploiter l'essentiel du propos tout en nous menant ailleurs, nous faisant voyager dans ce Montréal vibrant.

## Saut dans l'histoire

D'une autre façon, André

Leblanc aborde Montréal, son quotidien, son architecture dans un docu-fiction qui nous transporte dans la ville en 1912.

Présenté sous forme d'histoire, l'album met en scène Angélique, 12 ans, qui quitte sa campagne pour aller étudier au couvent Hochelaga. Par le regard émerveillé de celle qui fait ses premiers pas dans la ville, on découvre le tramway, la gare Bonaventure, démolie en 1952 après un incendie, le palais de glace sur la place de l'église, les inondations du printemps qui changeaient les trottoirs de bois en radeaux, la présence du cirque en pleine rue Ontario, les attractions au parc Dominion et plus encore.

Ce saut dans l'histoire se lit comme une historiette dynamique, agrémentée de notes en fin d'ouvrage pour bien comprendre l'esprit de Montréal à l'époque.

Si la recherche est bien menée, les notes explicatives faciles à consulter, on se demande pourquoi l'auteur s'est attardé précisément à l'année 1912. Étant donné l'aspect historique de l'ouvrage, il aurait été légitime de comprendre pourquoi cette année méritait, plus qu'une autre, d'être mise à l'avant-plan. Par ailleurs, le texte est accompagné de photos d'archives qui, pour certaines, ont été colorisées, ce qui enlève un peu de charme à ces épreuves et dénature en quelque sorte le réel. Mis à part cet effet superflu, l'ouvrage reste pertinent et offre une vue à la fois englobante et intime de ce qu'était le Montréal d'hier.

Collaboratrice  
Le Devoir

## MONTREAL, J'AI QUELQUE CHOSE À TE DIRE

★★★★1/2  
Collectif  
Isatis  
Montréal, 2017, 32 pages

## PREMIÈRE VISITE À MONTREAL

★★★★1/2  
André Leblanc  
Les 400 coups  
Montréal, 2017, 62 pages

## Redites sur des lieux communs

Pour leurs 50 ans, Expo 67 et La Ronde font ressortir leurs mêmes sempiternelles histoires

FABIEN DEGLISE

C'est à la fin de l'ouvrage, dans une section intitulée «*Dans l'œil d'Antoine Desilets*», que le regard du lecteur pourrait commencer un peu à s'allumer. Devant cette scène croquée d'un homme cherchant le repos dans l'inconfort d'un siège à deux places de train, un journal d'Expo 67 sur le visage. Devant ce passager en train de se faire voler son appareil photo et une chaussure par la violence d'une porte de train qui s'est refermé sur lui. Devant cet enfant, seul au monde, et oisif, correctement placé au centre d'une œuvre picturale psychédélique peinte sur le sol.

Les clichés sont signés du grand photographe montréalais. Ils ont été rassemblés par son fils, Luc Desilets, dans *Expo 67. 50 ans, 50 souvenirs marquants et autres secrets bien gardés* (Guy Saint-Jean éditeur), ouvrage drôlement nommé puisqu'il n'offre pas seulement des clichés photographiques, d'Antoine Desilets et d'autres. Il est également rempli de ces clichés habituels sur cet événement marquant de l'année 1967, qui a confirmé l'entrée du Québec et de sa métropole dans la modernité: la construction des îles artificielles, les hôtes et leurs minijupes, le pavillon de la Jeunesse et ses volutes de «*marie-jeanne*», la visite de la reine et son commentaire sur la saleté des lieux, la petite phrase aux effets durables du général de Gaulle lancée depuis le balcon de l'hôtel de ville...

On croyait que tout avait été dit pour le 40<sup>e</sup> anniversaire de l'Expo. Que tout avait été redit pour son 45<sup>e</sup> anniversaire. Et c'est effectivement les mêmes histoires que l'on rappelle dans un livre sans surprise qui nous parle de cette entrée spectaculaire du Québec dans le monde, de l'audace de l'architecture d'Habitat 67, de la démesure du projet et de ses dépassements de coûts, en insistant sur quelques anecdotes à l'importance relative, dont la visite-surprise de la jeune veuve Jackie Kennedy ou celle de son beau-frère Robert Kennedy, pris en photo dans un manège de La Ronde avec ses filles, un an avant son assassinat.

Il n'a fait qu'une déclaration en débarquant à Montréal: «*Nous avons fait un bon voyage et nous espérons voir beaucoup [de choses] à l'Expo*», relate l'auteur, confirmant au passage en une phrase qu'on a bel et bien fait

le tour des souvenirs inédits de l'Expo à ramener au bon souvenir du présent.

## Du Gyrotron au Monstre

*Emmène-nous à La Ronde. 50 ans de plaisirs forains* (Éditions de l'Homme), de Tristan Demers, prêche par le même excès de récits maintes fois ressassés sur ce célèbre parc d'attractions qui a vu le jour la même année, dans le cadre d'Expo 67, avec son projet de tour spectaculaire, baptisée Paris-Montréal, qui n'a jamais vu le jour, et son Gyrotron qui n'aura été qu'un pétard mouillé de 3 millions de dollars de 1967 — soit 22 millions de dollars de 2017, si l'on tient compte de l'inflation. Il a déçu dès son ouverture avec son divertissement plutôt insignifiant, et ce, jusqu'en 1983, avant d'être remplacé par Le Monstre.

Au fil des pages et des photos, le lecteur monte et descend en terrain connu, avec parfois quelques surprises, comme la rencontre avec ce panneau de signalisation pour annoncer les toilettes, qui a fait son apparition à Expo 67 et à La Ronde. Le dessinateur de Toronto Paul Arthur est l'inventeur de ce pictogramme épuré de toutes connotations culturelles pour être compris par tous. Le dessin est désormais répandu à travers le monde.

Ailleurs, on découvre que le commandant Jacques-Yves Cousteau a été pressenti lors de la construction du parc d'attractions pour plancher sur un village sous-marin qui aurait été installé sous le lac des Dauphins. Ce projet n'a jamais vu le jour, tout comme celui de l'Arche de Noé, une embarcation flottante qui aurait dû accueillir des animaux en voie de disparition.

Le bouquin se promène entre histoire et hagiographie d'un lieu et trouve surtout son point d'intérêt dans la fin surannée des photos qu'il montre plutôt que dans les histoires (maintes fois entendues) qu'il raconte.

Le Devoir

EXPO 67  
50 ANS, 50 SOUVENIRS  
MARQUANTS ET AUTRES SECRETS  
BIEN GARDÉS

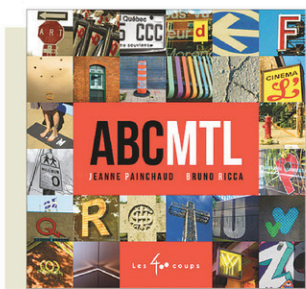
★★★★  
Luc Desilets  
Guy Saint-Jean éditeur  
Laval, 2017, 256 pages

EMMÈNE-NOUS  
À LA RONDE

★★★★  
Tristan Demers  
Éditions de l'Homme  
Montréal, 2017, 176 pages



ANTOINE DESILETS

Détail d'une des photographies d'Antoine Desilets qui se retrouvent dans le livre *Expo 67*

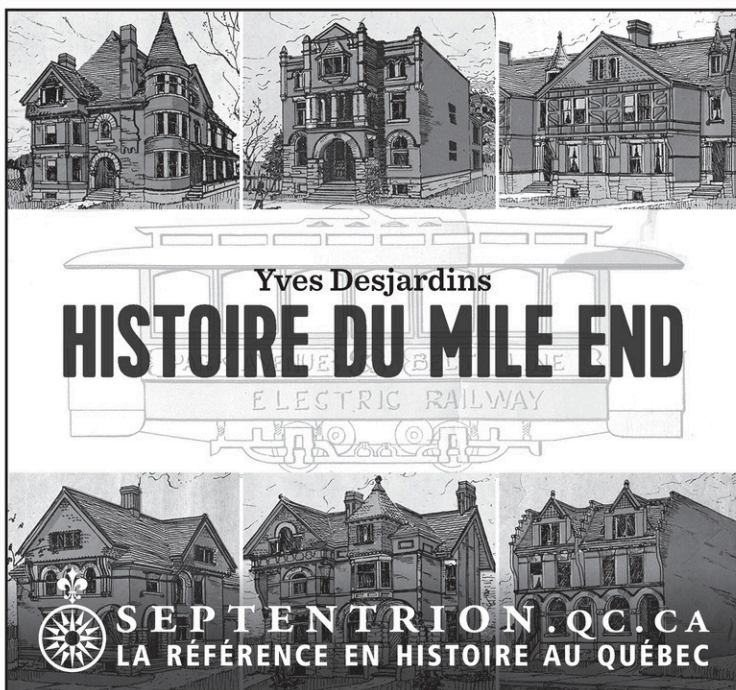
## JEUNESSE

## ABCMTL

★★★★  
Jeanne Pinchaud et Bruno Ricca  
Les 400 coups  
Montréal, 2017, 72 pages

Un abécédaire pour découvrir Montréal? Pourquoi pas? Du B pour les bagels de la ville qui sont «*les meilleurs au monde*», au P de toutes les parades qui reviennent chaque année, en passant par le H soulignant l'équipe de hockey, c'est un tour de la ville bien lettré que nous offre ici l'auteur et scénariste Jeanne Pinchaud. Chacune témoigne d'une particularité qui fait de Montréal ce qu'elle est. Les photographies qui accompagnent les propos sont évocatrices de l'ambiance qui y règne. Ainsi, en un coup d'œil, on se retrouve tantôt dans le métro, sur le quai de l'horloge ou alors en pleine tempête de neige balayée par les déneigeuses. C'est pour rendre hommage à sa ville redécouverte sous les yeux attentifs et curieux de son fils que l'auteure a eu l'idée de cet abécédaire. Grâce à cet œil allumé, et à celui très singulier de Ricca, le portrait offert de Montréal ne tombe jamais dans le cliché, insistant sur des détails qui échappent parfois au commun et saisissent la beauté là où elle est.

Marie Fradette

AIME COMME  
MONTREAL

60 couples d'aujourd'hui inspirants

Photos de  
JACQUES NADEAU  
et MIKAËL THEIMER

En librairie



## LIVRES &gt; MONTRÉAL EN 375 MOTS



ILLUSTRATIONS TIFFET

## Été 55

MICHEL TREMBLAY

Nous étions une bonne vingtaine dans mon groupe d'amis, tous âgés de treize à quinze ans, et nous n'avions pas le droit de bouger.

Montréal était figée dans l'été de la poliomyélite et on nous promettait les pires ennuis si on ne restait pas tranquilles. De graves dangers nous guettaient — lesquels, tout restait flou à ce sujet-là —, et au moindre signe d'agitation, à la plus petite parole prononcée trop fort, les mères sortaient sur les balcons pour nous dire de nous calmer si nous ne voulions pas finir dans un fauteuil roulant (cette menace était la seule tangible).

Nous nous réfugiions la plupart du temps sur la grande galerie des Miron, assis par terre, tassés, pour jaser, téter un Coke, raconter des histoires, n'importe quoi, étirer le temps jusqu'à l'heure du coucher. Les plus impatientes d'entre nous, ceux qui s'adonnaient au sport, habitués au mouvement, à la dépense d'énergie, se rebiffaient de temps en temps: ils prétendaient res-

**Michel Tremblay** est romancier, dramaturge et scénariste. Il est l'auteur de dizaines de romans et de pièces de théâtre marquants du patrimoine culturel québécois. *Conversations avec un enfant curieux* (Leméac/Acte Sud) est son plus récent roman.

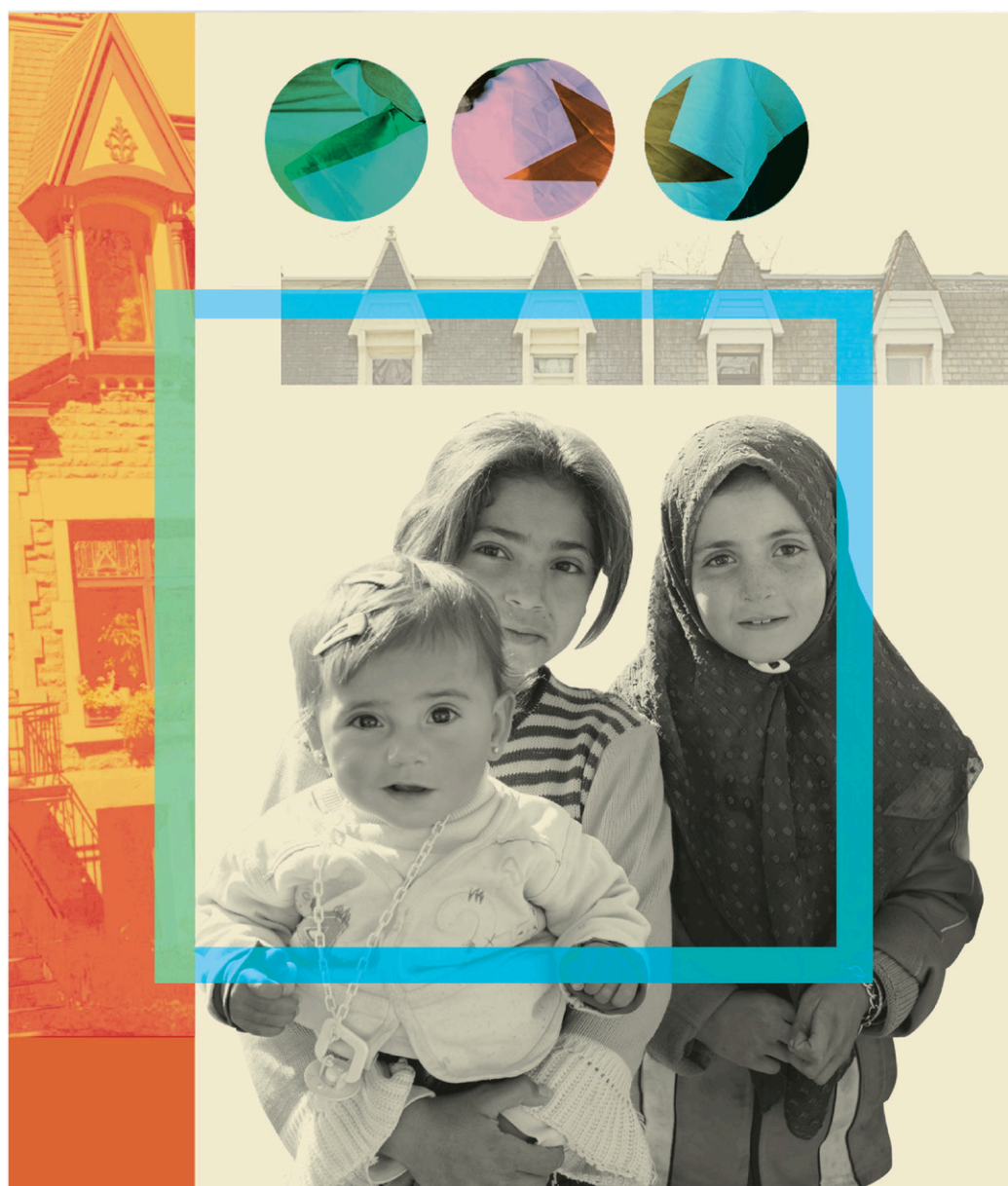
sentir des engourdissements et, à l'insu des adultes, ils s'étiraient, se contorsionnaient, se plaignaient de crampes causées par l'inertie.

Par contre ceux qui, comme moi, préféraient la lecture et la rêverie à l'agitation des sports d'été, passaient un été magique.

Personne ne nous disait que nous allions nous rendre aveugles à force de lire — j'ai découvert cette année-là Jules Verne, les *Biggles* et les *Signe de piste*, j'ai aussi appris à haïr Berthe Bernage —, les séances de cinéma se multipliaient et nous n'avons pas vu un seul bâton de baseball de toutes les vacances.

Il faisait noir, nous parlions d'avenir, de la peur de devenir des adultes responsables, des mains se frôlaient, des baisers furtifs étaient échangés, bouche fermée, au goût de produits contre l'acné juvénile.

C'était l'été 1955. Je crois bien que nous étions heureux.



## Encore

ANAÏS BARBEAU-LAVALLETTE

Montréal, aujourd'hui, c'est aussi ces Syriens qui reviennent de loin.

**La famille Al Shihadeh; minorité alaouite**

Un missile est tombé sur leur maison, à Homs.

Nidal y a laissé un œil. Alors, Rajaa, Nidal et leurs sept enfants sont partis à pied, cherchant un abri.

Ils ont habité 18 mois dans un camp de réfugiés en Libye, quand enfin on leur a annoncé qu'une famille les attendait à Montréal.

C'est en janvier et en sandales qu'ils ont débarqué. Dans un 3 1/2 du Centre-Sud.

Dans la cour arrière, neuf vélos comme autant de promesses. Dans le petit salon, devant la petite télévision, Farah prie tous les jours. Elle a douze ans et aime chanter *À la claire fontaine* dans cette langue nouvelle qui doucement devient la sienne.

Nidal porte quant à lui, tatouée sur sa peau, son unique prière: «*Maman, veille sur moi.*»

Il a les épaules ouvertes de celui qui respire enfin.

**La famille Chabo; orthodoxes syriaques**

Georges Chabo, 17 ans, prend des cours de français tous les jours. Ses mots préférés sont «bouquet», «chauf-

**Anaïs Barbeau-Lavalette** est cinéaste et romancière. Elle a réalisé les films *Le ring* (2007) et *Inch'Allah* (2012). Elle est l'auteur de *Je voudrais qu'on m'efface* (Hurtubise), publié en 2010, et de *La femme qui fuit* (Marchand de feuilles), sorti en 2015.

page» et «canapé». Parce qu'on les comprend aussi en Syrie.

Georges n'a pas de temps à perdre, alors en plus de ses cours il assiste discrètement à ceux de ses parents.

Et après la classe, Georges marche. Mémorise le nom des rues, les odeurs, les couleurs. Pendant des heures, du pas frondeur des défricheurs, Georges arpente sa ville nouvelle. Et, fièrement, la fait sienne.

**La famille Hadid; musulmans**

Hameza est un enfant autiste. Lui et ses parents sont arrivés ici il y a quelques mois, après avoir vécu les dernières années dans la noirceur d'un sous-sol de Beyrouth.

Dans leur petit appartement de Côte-Saint-Luc, Hameza passe ses journées à la fenêtre. Il regarde les arbres ondoyer.

Alaa, sa mère, s'illumine. Son fils est ici quelqu'un.

En quelques semaines, il a déjà appris le langage des signes. À sept ans, il peut commencer à communiquer, s'il le désire.

Et l'autre matin, devant les arbres immenses caressant un ciel au repos, Hameza a dit son premier mot:

ENCORE.

J'ai envie de dire comme lui. ENCORE des portes ouvertes à l'autre. Parce que ma ville est riche et immense. Parce que ses racines sont profondes.



## Mon premier Chaos

ERIKA SOUCY

J'ai 18 ans et le garçon qui conduit est attiré par moi. Il me l'a bien fait comprendre, il m'a dit qu'il me mènerait où je veux, quand je veux, et je veux aller à Montréal. Un mardi soir, rue Saint-Denis, dans un bar qui s'appelle le Café Chaos. J'ai 18 ans et j'ai mal au ventre, je prends des risques de laisser ce garçon me mener. Ce n'est pas très prudent de lire Victor Hugo à une seule main sur le volant. J'ai 18 ans et je me sacre de Victor Hugo. Je suis en route pour le lancement d'une revue *trash* écrite par du monde de l'UQAM.

Je ne connais pas Montréal, je ne sais pas qui sera présent, je sais des noms de poètes seulement en profils Myspace.

J'ai 18 ans et c'est mon premier bar montréalais. Ceux de Trois-Rivières, que je me dis, sentent clairement moins la pisserie. C'est trois piastres pour la revue. La couverture affiche une chambre insalubre et je reconnais les noms de trois auteurs. C'est mieux que rien, c'est mieux que le garçon qui m'accompagne. Je suis fière de moi.

Le lancement commence et l'ambiance est tendue. L'animateur est déçu de voir qu'il y a si peu de public; l'animateur est costumé, l'animateur est écocouré que ses poètes soient en

retard les soirs de *game*.

J'ai 18 ans et j'aimerais bien qu'il y ait plus de monde. Je ne passe pas inaperçue avec ma face d'enfant, avec ma face que personne ne connaît. J'ai de plus en plus mal au ventre.

Une blonde s'avance jusqu'au micro. Elle porte une robe de pas la vraie vie. Elle lit son texte dans la revue. C'est pas si *trash* que ça.

Une autre partage un texte de cul, mais je ne sais pas si c'est un poème. C'est pas plus une nouvelle... En tout cas, pas comme on me l'a appris.

L'animateur et le monde relaxent. L'animateur et le monde descendent des pintes. Les textes entendus m'intriguent, les textes entendus feront bientôt leur chemin.

À la fin de la soirée, le garçon qui m'amène caresse mon dos. Il faut s'en retourner, on a philo demain matin.

J'ai 18 ans et j'écrirai aussi dans cette revue.

« Une autre partage un texte de cul, mais je ne sais pas si c'est un poème »

**Erika Soucy** est poète et romancière. Elle est l'auteur de *Les murailles* (VLB éditeur), son premier roman.

Un indispensable pour les amoureux d'architecture à Montréal.



24,95\$ • DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

PUM

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 1<sup>er</sup> au 7 mai 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT N° DE SEMAINES

## ▼ Romans québécois

1	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	-/1
2	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	1/5
3	La femme qui fuit	Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	5/32
4	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	4/13
5	Le grand magasin Tome 1 La convoitise	Marylène Pion/Les Éditions réunies	2/3
6	La mort d'une princesse	India Desjardins/Homme	6/13
7	Abatte la bête	David Goudreault/Stanké	3/4
8	Mon fol amour	Dominique Demers/Québec Amérique	8/6
9	Les portes du couvent • Tome 1 Tête brûlée	Marjolaine Bouchard/Les Éditions réunies	9/2
10	Tel était leur destin • Tome 2 Les racines d'un...	Nathalie Lagasse/Hurtubise	7/2

## ▼ Romans étrangers

1	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	1/2
2	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	2/7
3	Vaticanum	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	4/2
4	Les enquêtes du département V • Tome 7...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	3/3
5	Chaos. Une enquête de Kay Scarpetta	Patricia Cornwell/Deux terres	10/3
6	Le dernier repos de Sarah	Robert Dugoni/Michel Lafon	5/3
7	L'informateur	John Grisham/Lattès	-/1
8	Le saut de l'ange	Lisa Gardner/Albin Michel	7/17
9	La veuve	Fiona Barton/Fleuve éditions	6/9
10	Fin de ronde	Stephen King/Albin Michel	9/9

## ▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/29
2	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	5/2
3	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	10/27
4	Le code Québec	J.-M. Léger   J. Nantel   P. Duhamel/Homme	7/2
5	Le 1% le plus riche. L'exception québécoise	Nicolas Zorn/PUM	-/1
6	Ne renonçons à rien	Collectif/Lux	9/12
7	La langue affranchie	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	2/5
8	De quoi Total est-elle la somme? Multinationales...	Alain Deneault/Écosociété	8/8
9	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	4/17
10	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal   Pierre Thibault/La Presse	-/1

## ▼ Essais étrangers

1	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	1/7
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/64
3	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	2/9
4	Breve encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	6/13
5	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	7/5
6	Un racisme imaginaire	Pascal Bruckner/Grasset	-/1
7	Le retour de l'histoire. Conflits et migrations au...	Jennifer M. Welsh/Boréal	9/2
8	Le monde en 2035 vu par la CIA. Le paradoxe du...	National Intelligence Council/Équateurs	-/1
9	Mes indépendances	Kamel Daoud/Actes Sud	10/2
10	Le manifeste de la jeunesse. Ces jeunes qui...	Johny Pitts/Édito	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LIVRES &gt; MONTRÉAL LITTÉRAIRE EN 3,75 HEURES



« C'est comme un feu follet, Montréal. C'est vivant », selon la romancière.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## Le geyser montréalais de Monique Proulx

### La romancière nous entraîne dans sa fabuleuse cartographie littéraire

Alchimiste des mots, Monique Proulx porte dans sa plume un Montréal bruisant de vie. La métropole battait déjà comme un cœur pulsatile dans son recueil *Les aurores montréalaises* (Boréal, 1996). Dans son plus récent roman, *Ce qu'il reste de moi* (Boréal, 2015), la ville exulte dans une véritable symphonie humaine. Balade dans les sentiers imaginaires d'une grande écrivaine.

LOUISE-MAUDE  
RIOUX SOUCY

Née à Québec, Monique Proulx a grandi dans la chaleur de « cette petite beauté » qui, à l'orée de l'âge adulte, lui a soudain paru trop exigüe. « J'avais l'impression que j'avais fait le tour des gens et des amants potentiels! [...] C'est un petit milieu homogène, et pour un créateur, ce n'est pas l'idéal. » De fil en aiguille, elle dit avoir été « aspirée » par Montréal, au milieu des années 1980. « Il allait de soi que j'y aboutisse. A cause de cette énergie-là, francophone, créative, chaotique, il y a aussi quelque chose de très hirsute, d'irritant, à Montréal. Et c'est très bon, l'irritation, pour un créateur. »

Dès le départ, Montréal s'offre à elle et se défile; insaisissable, irrésistible. Un kaléidoscope formidable dont elle apprendra tranquillement à jouer. « Ce n'est pas évident d'approprier Montréal, et ça l'est encore moins de saisir sa beauté, son essence. Je ne prétends pas la connaître encore, mais disons que je commence à percevoir sa force, ses qualités singulières, son âme. »

Bigarré, multicolore, polysémique, polythéiste, le Montréal littéraire qu'elle construit au fil des pages est tissé de fils invisibles. Francos, anglos, immigrants, autochtones, sans-abri, croyants, athées, enfants, vieillards, lettrés ou pas; tous y sont rassemblés, sans que l'amalgame paraisse plaqué. C'est que, sous leurs lignes de fracture, les Montréalais sont plus liés qu'on ne le croit, avance Monique Proulx. « Ce que je cherche à trouver, sous ces apparences autres, c'est ce que nous avons de commun, fondamentalement. [...] Je trouve ça passionnant ces jeux de disparités que j'essaie de ramener à l'unité. »

#### Une ferveur originelle

Contrairement à une majorité de gens de lettres et de cinémas (elle-même en est, ayant signé quelques scénarios dont ceux de *Sexe des étoiles* et de *Souvenirs intimes*) qui s'intéressent plus volontiers « aux choses sinistres, aux meurtres, à la corruption, aux turpitudes sexuelles », l'écrivaine dit s'intéresser de plus en plus à ce qui distingue l'humain: « sa grandeur ». « Si on creusait mieux, on verrait que tout le monde, par leurs quêtes, même très or-

ginaires, même nuisibles, est animé par un idéal. »

Montréal elle-même est née d'une ferveur ardente, celle notamment de Jeanne-Mance qui a pollinisé les esprits de ceux qui ont suivi, rappelle Monique Proulx. Dans *Ce qu'il reste de moi*, la romancière a voulu remonter à l'origine de cette énergie formidable. « J'ai été complètement soufflée par l'héroïsme de la cinquantaine de Montréalistes qui, pendant deux ans, ont été attaqués tous les jours, attendant des renforts de Paris, reclus, alors que plus personne ne savait qu'ils existaient. Il y a très peu de peuples, très peu de villes, qui sont nés comme ça. »

La métropole qui en a émergé lui apparaît aujourd'hui comme une ville inépuisable, toujours en pleine effervescence, ouverte et changeante. « Montréal, c'est un geyser. [...] Un éventail d'énergies humaines renouvelables. Je n'en ai pas fait le tour encore. Il n'est pas dit que je vais sans arrêt m'abreuver à cette source-là, mais ce n'est pas parce que Montréal n'aura plus rien à dire. »

#### Un feu follet

Paradoxalement, Montréal ne lui paraît pas d'abord comme un être romanesque. Elle dit le capturer par petits morceaux; par la queue, par un bout d'aile. « C'est un être qui vole, qui s'exprime en bougeant, c'est comme un feu follet, Montréal. C'est vivant. » La métropole lui apparaît plutôt comme une entité orga-

nique, fraîche et créative. Un peu séditeuse aussi. Une ville surtout très axée sur les arts vivants, portée par les talents d'un Leonard Cohen, d'un Xavier Dolan ou d'une D. Kimm, par exemple. « Montréal, c'est une créativité qui est toujours sur la brèche, comme sur le rasoir. » Il faut dire que la ville, qui fête ces jours-ci ses 375 ans, ne porte pas le poids du temps sur ses épaules, ou si peu, en raison de son extrême jeunesse, rappelle l'écrivaine qui a abondamment lu sur son histoire pour mieux la rendre sur papier.

« En littérature, il n'y a pas de tradition. Quand les Français nous demandent c'est quoi vos tendances, on ne peut que répondre qu'il n'y en a pas. Qu'ont en commun un Stéphane Larue ou une Virginie Blanchette-Doucet? Rien, ils ont en commun la littérature, point. »

Montréal ne serait donc pas un genre littéraire en soi? Que nenni, répond Monique Proulx, qui y voit plutôt une « caractéristique très nourissante ». C'est d'ailleurs ce qui rend Montréal si polymorphe, si ouverte sur le monde, précise-t-elle.

« C'est une ville toujours en chantier, dans tous les sens du terme et c'est bien parce qu'elle se pare ainsi de plusieurs couleurs, et s'ouvre à toutes les nouveautés, sans se refermer. » Comme un kaléidoscope plus grand que nature.

Le Devoir

## Le damier urbain de Marie Hélène Poitras

### L'écrivaine fait du petit point dans la courtépointe montréalaise

L'écrivaine Marie Hélène Poitras connaît Montréal comme le fond de sa poche, elle qui a été cochère dans une autre vie. Ses fictions, et plus spécialement son western poétique *Griffintown* (Alto, 2012), dessinent un territoire contrasté bien de leur époque. C'est l'aiguillon qui nous a amenés à partager une promenade avec elle dans son Montréal littéraire.

LOUISE-MAUDE  
RIOUX SOUCY

Montréal est, pour Marie Hélène Poitras, une ville choisie. L'écrivaine et journaliste a grandi dans l'Outaouais, avant d'égrener son adolescence en banlieue, à Saint-Jean-sur-Richelieu. Passionnée de musique, d'art et de littérature, elle a vite entendu l'appel pressant des sirènes de la métropole. « J'avais l'impression qu'il n'y avait qu'une façon de faire et de penser là où j'étais. C'était difficile d'être un peu en dehors du cadre, là-bas. »

Il y a 22 ans, elle partait donc pour la métropole. Décision qu'elle n'a jamais regrettée. « J'y suis vraiment enracinée. [...] J'ai vécu dans plusieurs quartiers et quand je les traverse aujourd'hui, ces quartiers sont tous liés, dans mon esprit, à des périodes de ma vie. Quand j'y replonge, j'obtiens une cartographie sensible de mon existence », raconte celle qui, à la vue d'une simple porte connue, peut instantanément replonger deux décennies en arrière.

À son arrivée, la jeune écrivaine en devenir craquait pour la nouvelle vague, celle des Guillaume Vigneault et des Marie-Sissi Labrèche. Le Plateau Mont-Royal était alors à son apogée. Mais ce qui était si charmant dans les pages il y a 20 ans a perdu de son lustre aujourd'hui, note-t-elle. « Montréal est un patchwork. [...] C'est une ville qui change, qui se transforme continuellement. Il faut aimer le mouvement pour aimer y vivre, mais aussi pour la suivre. »

#### Une impérieuse volonté

Aujourd'hui, c'est plutôt le Centre-Sud des *Chroniques* de Richard Suicide (Pow Pow) qui lui fait craquer avec ses personnages délicieusement paumés. Elle y retrouve certains traits des Montréalais: « leur ouverture aux changements, leur tolérance vis-à-vis des autres, leur façon de se revirer de bord pour mieux rebondir. »

Elle tripe aussi sur le Rosemont de Sophie Bienvenu, celui de son *Chercher Sam* (Cheval d'août) plus spécialement. Mais elle-même n'oserait pas s'y frotter depuis qu'elle y a pris racine. « Pas parce que ce n'est pas inspirant, mais parce que c'est comme un cocon, c'est le lieu du confort, de l'enracinement; ce n'est pas de là que les histoires jaillissent. »

Tout le contraire du mythique Griffintown, qui a imposé ses frontières et son imaginaire à l'écrivaine alors qu'elle le parcourait de long en large avec sa calèche en 2003 et 2004. Ville dans la ville, le quartier s'est offert à elle avec des envies, des peurs, des affects. Bref, avec une vraie volonté; impérieuse. « Il était clair pour moi que c'était l'histoire d'un territoire que j'allais écrire, pas celle d'un personnage ou d'un autre. »

Le Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie Hélène Poitras a choisi de s'installer à Montréal il y a 22 ans.



GUILLAUME LEVASSEUR  
LE DEVOIR

**D**écouvrir Ces deux entretiens sont tirés de *Montréal littéraire en 3,75 heures*, une programmation spéciale du *Devoir* diffusée en ligne le 5 mai dernier et que vous pouvez retrouver à [ledevoir.com/litteraire375](http://ledevoir.com/litteraire375)

Offrez-vous  
Montréal

29<sup>95</sup>\$

Les heures bleues

# Carnets du mont Royal

Jean-Claude Marsan  
Tex Dawson

## LIVRES &gt; POÉSIE

## Accueille le parfum

VÉRONIQUE CÔTÉ



La première fois que j'ai consulté une acupunctrice, c'était au retour d'une tournée en Europe qui m'avait usé le corps et le cœur d'une manière impossible à résumer à qui que ce soit. J'avais des symptômes pour la plupart bénins, mais qui portaient dans tous les sens, et toute la misère du monde à tenter d'en faire une nomenclature nette.

J'avais toujours froid; j'avais la peau du cou et du visage irritabile, fragile, et tout m'abîmait, le soleil comme les draps d'hôtel; j'éternuais et je larmoyais comme une allergique que je n'étais pas; j'avais du mal à me lever le matin mais aussi à m'endormir le soir. Ce printemps flou, à cheval sur deux continents, me mettait dans tous mes états — je ne me comprenais plus.

L'acupunctrice avait écouté mon récit confus en ayant l'air de saisir parfaitement ce qui m'arrivait, elle avait pris mes pouls aux deux poignets, m'avait posé des questions sur mon appétit, mes rêves et la pièce de théâtre dans laquelle je jouais à ce moment-là, puis elle avait tranquillement planté ses aiguilles le long de mes méridiens avec un aplomb rassurant. Trois ou quatre traitements plus tard, j'étais prête à reprendre l'avion. Ma peau avait repris la bonne épaisseur.

Depuis, je n'ai jamais arrêté de consulter les acupuncteurs, ces maîtres de la circulation. Ils m'aident à régler toutes sortes de choses: insomnie et extinction de voix, procrastination et inflammation des lombaires, peur du vide, manque d'énergie, peine d'amour, sinusite. Mélancolie. J'aime ces docteurs qui savent quoi faire de ma mélancolie. J'aime qu'ils la traitent au même titre qu'une infection des voies respiratoires. J'aime qu'ils cherchent et trouvent toujours où piquer pour que l'électricité se libère et que tout, sang, humeur, énergie, se remette à bouger convenablement en moi.

## Une poésie sous l'aiguille

*Le palais de la fatigue* (Boréal), de Michael Delisle, emprunte son titre doux-amer à un point d'acupuncture. Leurs noms sont si parlants, pas étonnant que les écrivains qui les découvrent s'en emparent. On croirait à de petits poèmes à réciter pour guérir. La piscine des vents, l'accueil du parfum, le grenier de la terre, la montagne du soutien. «*Il y a un point ici qui s'appelle "la nourriture du vieillard". C'est une science millénaire, ça remonte à une époque où la médecine n'avait pas peur des métaphores*», écrit-il.

Dans ce bel ouvrage où quelque chose est perdu d'avance, sorte de roman elliptique déguisé en recueil de nouvelles, on assiste par fragments à l'histoire du narrateur, d'abord dans un Longueuil sans grâce, puis dans le Montréal littéraire underground de la fin du siècle dernier, qui brille d'une lueur qu'on devine trompeuse.

Les morceaux choisis dressent un portrait avec puits et interstices, où s'égouttent le temps qui passe et les doutes du protagoniste, ce garçon qu'on voit déménager à la hâte dans l'appartement de son prof de poésie avide, au désir glauque. Mais «*[n]importe où sur la planète [...] était mieux que notre trou natal. Je riais de bon cœur devant ce numéro que nous refaisons souvent:*

– Tu imagines une biographie qui finit par "Il



ISTOCK

est mort à Longueuil". C'est tellement...

– Sans trajet! Une vie sans trajet!

– Tu as raison, n'importe quoi sauf "mort à Longueuil!"».

À travers la vie du poète, c'est aussi Montréal qui se dessine peu à peu dans les pages du livre, sous forme de *partys*, d'appartements, d'aspirations floues mais puissantes, et surtout déçues. Montréal, ses fulgurances, ses parfums, ses milieux, ses petites monarchies, ses motifs et ses redites, son ordinaire, son séduisant désordre. Montréal magnétisant les expectatives. Et Montréal symbolisant sans doute une forme d'inachevé.

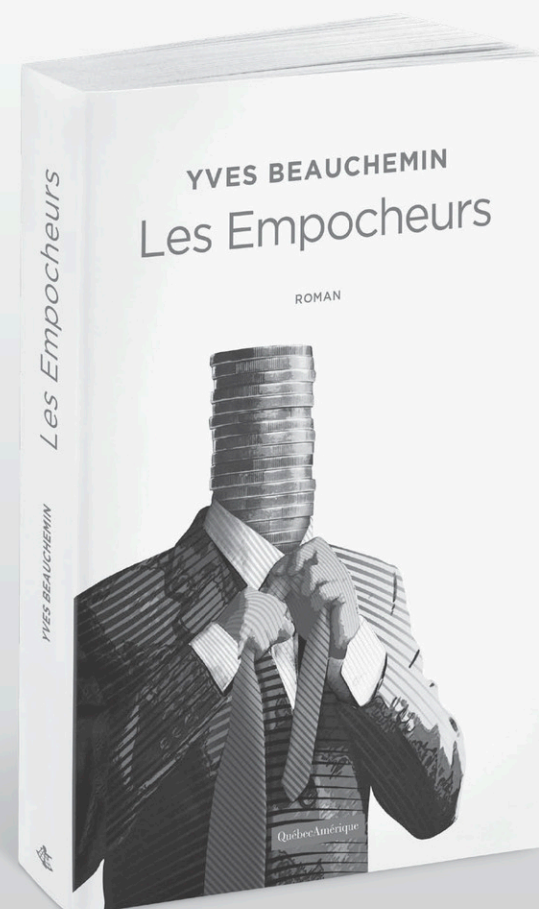
## Pourquoi Montréal?

Quelles espérances nous amènent si nombreux à épouser cette ville malgré sa réputation colportée comme des ragots: ville sale, ingérable, pognée dans le trafic? Métropole perpétuellement en travaux: «*La rue de Saint-Valier est éventrée; l'odeur d'eau croupie est forte. [...] Le tunnel de brique bée au grand jour. Le ciment a bavé. Dire que des hommes ont maçonné cet ouvrage. Des Canadiens français aux salopettes raidies de crasse, bons chrétiens pouilleux qui ramenaient chez eux des boues infectieuses*», écrit Michael Delisle.

Quel est donc ce tropisme qui pousse tant de gens à venir chercher ici quelque chose comme un nouveau monde? Je me raconte que c'est précisément cet inachevé, ce récit à inventer, qui attire et fascine: posé comme une défaite dans le roman, il pourrait être une sorte d'avantage dans le réel. Une histoire de communauté à faire, avec Montréal pour exemple: et si l'identité était une question de devenir commun plutôt que d'origine?

Pour moi, Montréal a longtemps été un ailleurs accessible, quelque part où filer quand plus rien n'allait. Avec le temps, ma vie s'est sensiblement déplacée, sans que je le commande, par capillarité, presque. Montréal n'est plus un ailleurs. C'est la maison, le potager dans Ville-Ray, et surtout l'amour. Mais j'ai encore pour adresse un grand appartement de Québec, et comme à l'époque des tournées à cheval entre deux continents, le printemps m'écartèle, un pied ici, un pied là-bas, les yeux me piquent, la peau me tiraille, et je dois souvent aller déposer mes fatigues chez l'acupuncteur.

J'ai parfois l'impression que nous pratiquons tous plus ou moins une forme d'acupuncture à l'envers: en cherchant si fort où donc sur cette planète nous planter pour que les blocages se débloquent, pour que la vie suive son cours sans entrave, pour que les douleurs se calment et que les œuvres adviennent librement. J'ai l'impression que nous cherchons encore comment faire pour que les villes deviennent enfin ces sanctuaires où l'on prendrait véritablement soin de chaque être qui foule son sol, et de toutes les fatigues, des plus légères aux plus existentielles. Montréal, palais de la fatigue.

MONTRÉAL,  
AU CŒUR  
DE L'ACTION

« Yves Beauchemin nous offre un authentique plaisir de lecture. »

Martine Desjardins, *L'actualité*



Québec Amérique  
quebec-amerique.com

Canada

Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

SODEC  
Québec

Un cabaret théâtre-  
littéraire-touristiquement-incorrupt

Un portrait vivifiant et percutant d'une ville  
qui pourrait bien nous sembler étrangère.



F T  
Danse  
+ Théâtre  
A

Jusqu'où  
te mènera  
Montréal?  
Jamais Lu

7 et 8 juin  
Place des Arts  
Cinquième Salle

Réservez  
maintenant

514 844 3822  
1 866 984 3822  
fta.ca

placedesarts.com

## LIVRES &gt; FICTION ET CHRONIQUES

## Le premier roman intimiste et poignant d'Élie Maure

Le cœur de Berlin entre dans la vie d'un homme solitaire poursuivi par la mort de son chien

CHRISTIAN DESMEULES

«J'écris un livre pour y cacher mes pensées», nous raconte Simon dans *Le cœur de Berlin*, premier roman d'Élie Maure imprégné de mélancolie et d'un mal de vivre sur lequel il parviendra à mettre le doigt au prix d'aveux inattendus et déchirants. Une plongée sous les apparences, au cœur des choses.

Écrivain dilettante, professionnel de recherche dans une université montréalaise à la jeune cinquantaine, solitaire et passionné de vélo, Simon, le narrateur, est affligé par la mort récente de Berlin, son labrador noir vieux d'une douzaine d'années, «compagnon d'infortune» et sorte de centre chaud et poilu de son existence.

«Depuis la mort de mon chien au printemps dernier, les animaux me semblent des apparitions surnaturelles, des êtres d'une autre dimension venus observer cette race autodestructrice à laquelle nous appartenons.»

Mais le cœur de Berlin, c'est aussi un lieu. L'endroit où le narrateur aurait souhaité enterrer son chien sur les flancs du mont Saint-Hilaire, là où il aime se promener et où il a en quelque sorte cristallisé sa peine. «Mais c'est

plus que d'une peine qu'il s'agit. C'est le carrefour de tous mes manques. Il me faut une rencontre, sinon je vais mourir.»

Poursuivi par la mort de son chien et par ses malheurs amoureux, Simon va bientôt faire surgir les souvenirs d'une enfance passée en Algérie au début des années 1970, où son père — homme complexe, cultivé et tyrannique — y enseignait comme coopérant, entre deux frères plus vieux et une sœur plus jeune de moins d'un an.

La disparition de Béatrice, justement, qui n'a pas donné signe de vie depuis des années, le ronge. Cette sœur presque jumelle, «difficile à suivre», exaltée ou dépressive, il en avait été pourtant très proche. «Ma sœur est comme un astre noir, j'essaie de le regarder mais je n'y vois que de l'obscurité. Cette nuit m'envahit et crée autour de moi une densité dont je n'arrive plus à me détacher.»

Cherchant à reprendre contact avec elle, il va se heurter au silence de sa «mère infantile», prostrée dans son insignifiance, et à celui de ses frères qui semblent protéger leur sœur. Entre le désarroi et l'incompréhension, le temps

de quatre saisons — dont un printemps érable montréalais —, Simon va en réalité exhumé une «histoire de famille» tordue, sombre, presque sans issue.

Par l'entremise d'une amie, Simon va recevoir une série de lettres de sa sœur, dans lesquelles Béatrice vient touiller des secrets enfouis au creux des années et des consciences: la tyrannie du père et des frères, l'inceste, la honte et le silence.

## Le poids de la famille

C'est le cœur noir du livre d'Élie Maure. Il n'y a rien de scandaleux à le révéler, *Le cœur de Berlin* n'est pas un thriller. S'il y a un crime et s'il y a une victime, il n'y a pas ici d'intrigue à proprement parler, seulement une conscience qui lutte avec elle-même et avec la lourdeur de son histoire familiale.

Pour Simon, le choc de ces révélations sera difficile à encaisser. «Au travail, je suis incapable de révéler à qui que ce soit pourquoi j'ai été absent. Je n'arrive même pas à prononcer: c'est à cause d'une histoire de famille. Je me sens condamné à déterrer un passé dont les maux voyagent comme des passeports diplomatiques, ces souffrances qui traversent des générations

comme des pays sans frontières et qui distillent leur poison impunément.»

Sa sœur aurait-elle pu inventer cette histoire, comme essaient de le lui faire croire ses frères? Hors de lui, Simon va affronter violemment l'un de ses frères et sa mère, cette «comédienne fatiguée».

La possibilité même du pardon et de la rédemption est ici le seul suspense. Simon n'espérant quant à lui qu'une chose: briser le silence, renouer des liens avec l'humanité, être capable de montrer à la face du monde son «cœur incendié».

À petites touches, à la fois précieux et réaliste, Élie Maure — dont on ne sait rien par ailleurs — parvient à cerner la réalité complexe de l'inceste de manière rare et sensible. Un roman intimiste et poignant, porté par une écriture dense. Percutant et tout en douceur.

Collaborateur  
Le Devoir

## LE CŒUR DE BERLIN

★★★★

Élie Maure

Les Allusifs

Montréal, 2017, 240 pages

## Promenons-nous dans le bois

Bronwyn Chester réenchante notre regard sur les arbres de la ville

DOMINIC TARDIF

Bronwyn Chester était, dit-on, toujours en retard. «Un jour, alors [que son ami David Singleton] faisait une promenade avec Bronwyn, il a compris la raison de ce manque de ponctualité. À chaque coin de rue, l'attention de Bronwyn était attirée par quelqu'un ou par quelque chose. Tout le reste pouvait attendre pendant qu'elle savourait l'instant», écrit Bryan Demchinsky dans la postface d'*Une île d'arbres*. Cinquante arbres, cinquante façons de raconter Montréal.

La forêt urbaine occuperait 20% du territoire montréalais. Fascinée par la fragilité des gigantesques érables argentés, érables du Manitoba, tilleuls, frênes et autres peupliers qui ployaient sous le poids de la tempête du verglas de 1998, Bronwyn Chester entreprend alors de soigner son analphabétisme en ce qui concerne le langage de la forêt. Les arbres avaient toujours été là; elles ne les avaient pourtant jamais réellement remarqués.

Aboutissement d'un blogue puis d'une chronique dominicale qu'elle a tenue de 2009 à 2011 dans *The Gazette*, *Une île d'arbres* célèbre les chênes rouges, frênes verts et cerisiers tardifs du parc du Mont-Royal, mais aussi tous ces «arbres ordinaires» dont nous croisons le chemin, sur le trottoir, sans en connaître le nom, des arbres que l'auteure chérissait avec une tendre affection que l'on ne réserve qu'aux laissés-pour-compte.

Les arbres, nos «concitoyens de bois», ne sont pas que des arbres, rappelle-t-elle avec une poésie aussi douce qu'un vent de septembre. Ils sont les dépositaires silencieux d'une mémoire. Face aux épinettes bleues du parc Pratt à Outremont, cette sagesse observatrice embrasse de son regard généreux tout un passé ne se donnant à voir qu'à qui sait le reconnaître, et que nous reconnaitrons désormais nous aussi

grâce à celle que la maladie emportait en 2012.

«Ces épinettes d'au moins 80 ans ont certainement été témoins de grands changements survenus dans le parc, note-t-elle. Dans leur jeunesse, elles ont dû entendre les cris des enfants qui dévalaient le toboggan construit dans les années 1930 [...] Elles ont dû assister aussi à la plantation d'un chêne et d'un érable, le 12 mai 1937, lors du couronnement de George VI.»

Une île d'arbres se déploie comme une petite école de vigilance à l'élégance de la nature

Plus qu'un simple guide urbano-sylvestre, *Une île d'arbres* se déploie comme une petite école de vigilance à l'élégance de la nature, ou comme un bienveillant cours permettant d'apprendre à accomplir la tâche la plus simple et la plus difficile qui soit: regarder. Ce catalogue des émerveillements répétés de son auteure traverse jardins, rues et parcs, alors que Bronwyn Chester ne

cesse de s'émuouvoir des fruits de l'amélanchier (comestibles!) ou de la force insoupçonnée de l'ostryer de Virginie. Même l'orme de Camperdown, un arbre qu'elle n'avait jamais beaucoup aimé, se dévoilera sous un jour nouveau à la faveur de quelques airs de musique klezmer, au parc des Amériques.

«L'arbre qui se dressait à la droite des musiciens, tout seul dans un pot, était plus calme, une vedette à part entière», souligne-t-elle au sujet de cet arbre en forme de parasol, plus captivant cet après-midi-là que tous les autres mélèzes japonais, pommetiers, féviers épineux ou chênes à gros fruits. La vraie beauté est rarement celle qui se révèle au premier coup d'œil.

Collaborateur  
Le Devoir

## UNE ÎLE D'ARBRES

★★★★1/2

Bronwyn Chester

Traduit de l'anglais

par Annie Pronovost

Marchand de feuilles

Montréal, 2017, 288 pages

## NUIT

SUITE DE LA PAGE F 1

partout-partout. «Certaines personnes sautent à l'eau, d'autres nagent pour revenir jusqu'au bateau, mais ça demeure un univers clos et autosuffisant. Ça a été un univers très formateur pour moi. C'est là que j'ai appris la vie.»

## Premier show, première cigarette, premier joint

Enfant de Trois-Rivières, Sunny Duval met la première fois les pieds sur une scène

montréalaise en 1991 à l'Hémisphère gauche, le temps d'un concert avec son groupe de l'époque, Féroce F.E.T.A. «Ce soir-là, j'ai fumé ma première cigarette et mon premier joint», se rappelle le gars de 44 ans autour d'une bière au Yer'mad, quelques heures avant son shift de DJ au Cheval blanc. On l'aura compris: la nuit a trop donné à Sunny Duval pour qu'il l'abandonne. Il la hante encore fréquemment, comme on tient une vieille promesse.

«L'affaire, c'est que la nuit, c'est un bon prisme pour écrire. La noirceur fait que c'est aussi

éprouvant que stimulant que fantastique, explique-t-il. Et l'alcool, comme la nuit, peut déformer les perceptions. L'alcool a ce double effet-là: ça réferme l'univers dans lequel tu te trouves, mais ça le rend aussi super large.»

Sunny Duval s'installe à Montréal en 1995 animé de l'intention d'organiser sa vie autour de la musique. Le tournant des années 1990 et 2000 entrecroisera son chemin cahoteux et celui des personnages qui surgissent dans *En-d'sous* (et qui surgissent aussi dans les chroniques qu'il écrivait alors dans *Nightlife* et *Bang Bang*).

C'est l'époque du retour en grâce du rock grâce aux Strokes et aux White Stripes, l'époque des vêtements de seconde main et des t-shirts de groupes arborés comme une médaille d'honneur. «En rencontrant Les Breastfeeders, j'ai rencontré des gens qui étaient comme moi, c'est-à-dire qui vivaient à la bonne franquette», se souvient-il à propos de son ancienne bande.

Et s'il a depuis flanché pour une autre ville (La Nouvelle-Orléans) avec la même intensité que pour la métropole, Sunny Duval marche toujours dans Montréal avec l'impression de ne pas tout savoir à son sujet, un précieux carburant amoureux, vous confirmeront les guides de longévité pour couples.

«Je suis comme Charles Tisseyre dans Montréal: je suis constamment fasciné, blague-t-il. C'est une ville tellement grande pis large pis remplie de gens très très différents. Je m'en veux de ne pas assez profiter de la ville, de son multiculturalisme, de ne pas aller plus souvent à l'ouest, même si la vie m'amène pas là naturellement. À La Nouvelle-Orléans, on me dit souvent: "C'est beau le Canada!" Mais Montréal, c'est pas juste le Canada. C'est le centre bouillant de tout le pays. C'est le plus beau panorama d'humains au monde.»

Collaborateur  
Le Devoir

Héritier du Nouveau Roman, Marc Babin n'a que faire des notions de personnage ou d'intrigue.

## Peur et dégoût sur le boulevard Décarie

Le sordide Luka Rocco Magnotta hante le premier roman de Marc Babin

DOMINIC TARDIF

Le boulevard Décarie n'est ni une splendeur urbanistique ni une oasis de quiétude. Mais jamais n'avait-il été un lieu aussi sordide qu'au printemps 2012. Le 26 mai, Luka Rocco Magnotta quitte l'appartement 208 du 5720, boulevard Décarie, en se débarrassant, dans le conteneur à déchets, d'une troublante quantité d'objets, de sacs verts ainsi que d'une valise. Dans cette valise: un torse, celui de l'étudiant chinois Lin Jun. Sa tête sera retrouvée quelques semaines plus tard au parc Angrignon.

«Décarie est une affaire de vidanges laissées là, de ramasseurs de poubelles qui sacrent à cause de la marde laissée là», écrit le Montréalais d'origine française Marc Babin dans *L'expérience du torse*, premier roman au chant excessivement sibyllin, pour ne pas dire abscons.

Nous sommes au cœur de Côte-des-Neiges (et non pas Côte-des-Neiges), dans la moiteur de ce demi-sous-sol, une «presque tombe format 1/2 améliorée d'une fenêtre» où Lucien, sur Internet, «parle de lotions hydratantes et de pieds propres à tout un monde de fans qui fait semblant de m'intéresser et qui paye pour voir mon poil». Son chat, Silence, est «un ancien bandit qui a horreur de tous les habitants de la terre».

Malgré les clameurs du Printemps érable provenant du dehors, cet anti-héros élu-si regarde, planqué chez lui, des snuff movies, comme ce «court métrage sur un type qui tue un autre type, qui le découpe, enclade, cannibalisme, caméra [...]».

Et bien qu'il ne soit jamais nommé, c'est Luka Rocco Magnotta qui hante chacun des chapitres souvent insaisissables de ce livre au ton de prophétie et de porno hard, rempli d'aphorismes du genre: «La vie est une longue tartine de merde rehaussée de fenêtres et sous le poids de l'immeuble, une seule véritable pression, l'inéluctable besoin de se

masturber.» Montréal est chez Babin la ville du massage avec «extra», de la drogue achetée facilement et du dégoût de tout.

## Roman Tourette

Parce que son narrateur passe d'une idée à l'autre à l'aide d'une syntaxe souvent elliptique, *L'expérience du torse* semble avoir été écrit par un homme atteint du syndrome de Gilles de la Tourette. Des allusions aux chansons jazzées de Patricia Kaas, au Livre de l'Éclésiaste et au cinéma XXX s'entremêlent à des phrases vernaculaires comme «Elle fait quoi, la sècheuse? A chesse pas», sans que les liens unissant ces idées se révèlent toujours.

Héritier du Nouveau Roman, Marc Babin n'a que faire des notions de personnage ou d'intrigue. C'est la vaste aventure du langage qui obsède, voire tyrannise l'auteur, au risque de l'entraîner dans une forme d'onanisme littéraire. Saluons au moins l'adéquation forme/fond; peu de romans sont cette saison aussi obnubilés par la masturbation.

De cet ensorcelant dévoilement de mots émane à l'occasion une fulgurance. «Les seuls bruits qu'ils ont l'habitude d'entendre, les habitants du pays, sont des bruits de bouche et de pas: les premiers remplacent les mots et les seconds, les actions», observe par exemple le narrateur, en raillant vraisemblablement l'apathie du peuple québécois.

Ce «roman où quelque chose a envie d'arriver», pour reprendre la formule de Marc Babin, tourne parfois à vide, mais propose très certainement ce qu'il convient d'appeler une «expérience» dont la moralité pourrait être ainsi encapsulée: il faut se méfier de la banalité des mots, autant que de ses voisins.

Collaborateur  
Le Devoir

## L'EXPÉRIENCE DU TORSSE

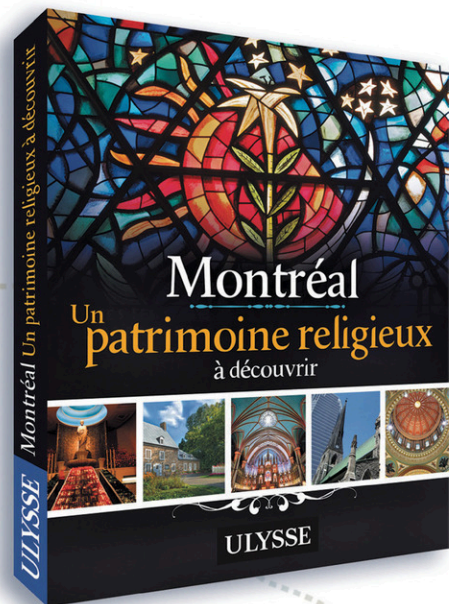
★★★★

Marc Babin

Triptyque

Montréal, 2017, 192 pages

11 circuits inspirants qui révèlent un héritage d'une exceptionnelle richesse

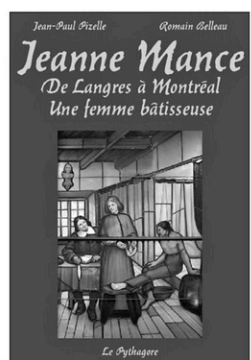


Disponible en version papier et numérique dans toutes les bonnes librairies et sur [www.guidesulyse.com](http://www.guidesulyse.com)

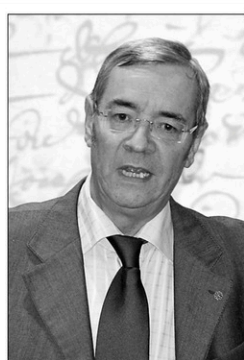
Facebook Twitter Instagram @GuidesUlysse

ULYSSE le plaisir de mieux voyager

Jeanne Mance, une femme bâtisseuse



Contribution suggérée: 5 \$



Jean-Paul Pizelle jeudi 18 mai 19h30

Conférence de Jean-Paul Pizelle, président de l'association Langres-Montréal/Centre culturel Jeanne-Mance

Librairie indépendante de quartier 2653 Masson, Montréal, Qc 514 849-3585



SODEC Québec

## LIVRES &gt; HISTOIRE

## De l'émergence d'une ville continentale

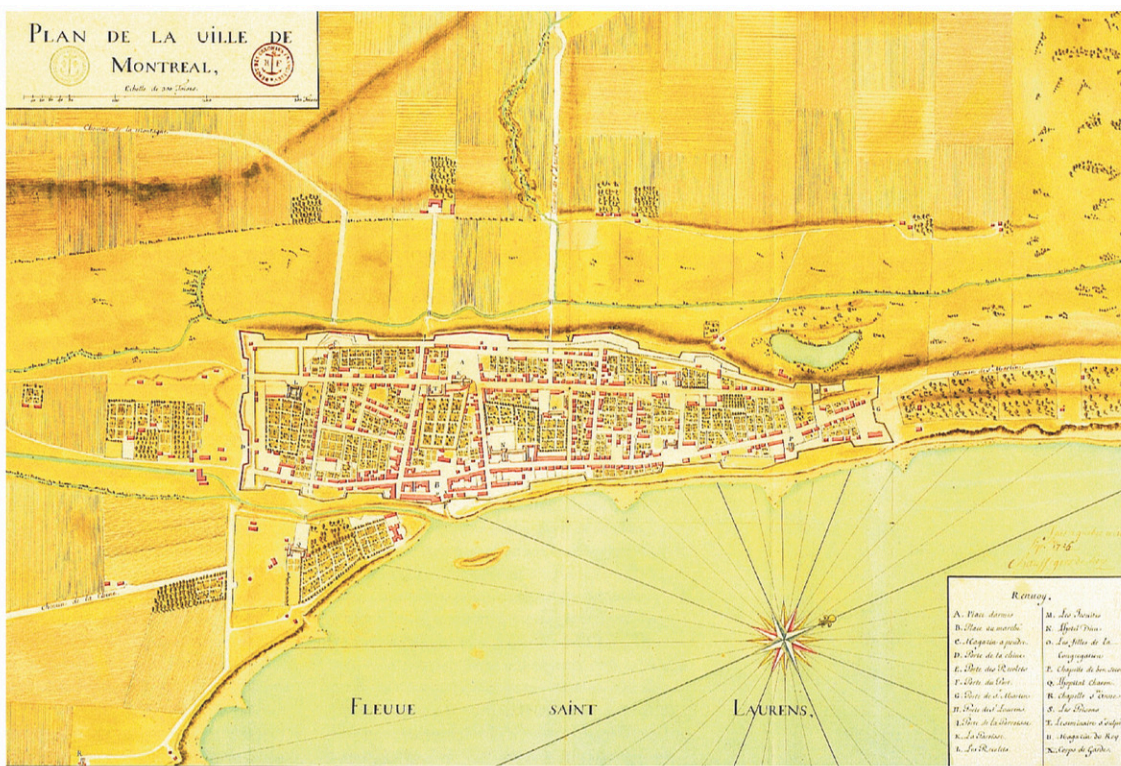
Luc-Normand Tellier amène à voir Montréal au-delà de l'aura mystique de ses pères fondateurs

DAVE NOËL

En 1754, les Virginiens de George Washington attaquent un peloton français commandé par le Montréalais Jumonville. L'altercation marque le début de la guerre de la Conquête. Elle se déroule à proximité de la rivière Ohio qui supplantera bientôt le Saint-Laurent pour devenir l'épine dorsale du continent. Luc-Normand Tellier remonte aux sources de ce renversement géopolitique dans *L'émergence de Montréal dans le système urbain nord-américain (1642-1776)*.

Le pionnier des études urbaines de l'UQAM survole les premiers défrichements de Ville-Marie pour mieux cerner les motivations de ses commanditaires demeurés en France. Il rejette l'aura purement mystique des pères fondateurs de la colonie mise en place il y a 375 ans. « Il est clair que la priorité était de construire un établissement fortifié capable de se défendre de la menace iroquoise, secondairement de créer une colonie française susceptible de durer et, seulement en dernier lieu, de faire œuvre missionnaire. »

D'entrée de jeu, Luc-Normand Tellier plante le cadre théorique de son essai dans un



Plan de la ville de Montréal en 1725 réalisé par Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry

chapitre plutôt aride sur le concept des « corridors topodynamiques » qui traversent le globe d'est en ouest. Il revient ensuite à un récit plus traditionnel entrecoupé de listes

devant permettre de démêler

l'écheveau des réseaux français ayant permis le développement initial de Montréal.

## Fuite en avant

Établie au carrefour de la route des fourrures, la colo-

nie montréalaise est excéntrée par rapport au commerce triangulaire unissant l'Europe aux Antilles et à l'Afrique. « Il fallait soit augmenter radicalement le peuplement et le développement économique de la

Nouvelle-France, soit limiter l'expansion territoriale. Ni l'un ni l'autre ne fut fait », déplore l'auteur en dénonçant au passage le mercantilisme du ministre Colbert sous Louis XIV.

Alors que les coureurs des bois français s'enfoncent au cœur du continent, les colons anglais prennent racine sur la côte atlantique en consolidant leur pré carré agricole. « Le péril était déjà dans la demeure canadienne, mais Montréal continuait néanmoins d'être la base d'opération principale d'une stratégie territoriale en partie suicidaire. »

C'est par le marché noir de la fourrure que Montréal s'insère progressivement dans la toile urbaine continentale qui se déploie dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Les peaux de castor ramenées des Grands Lacs sont en partie détournées vers New York, en passant par le corridor du lac Champlain et du fleuve Hudson. Les hostilités franco-britanniques coupent momentanément cet axe nord-sud, dont le potentiel ne sera ja-

mais pleinement exploité, nous dit Tellier, à l'exception de la brève période allant de la Conquête britannique à la Révolution américaine.

À l'aube de la déclaration d'indépendance des États-Unis, Montréal est occupée par les troupes du Congrès qui y dépêchent Benjamin Franklin pour convaincre ses habitants de se rallier aux insurgés. Les Canadiens se terrent toutefois dans une neutralité bienveillante. « Faute de leaders crédibles, le Québec ne put alors saisir une chance unique de tirer profit d'un rapport de négociation favorable avec le reste du continent. Cela a peut-être eu autant de conséquences que la Conquête elle-même. »

Le Devoir

## L'ÉMERGENCE DE MONTRÉAL DANS LE SYSTÈME URBAIN NORD-AMÉRICAIN (1642-1776)

★★★  
Luc-Normand Tellier  
Septentrion  
Québec, 2017, 528 pages

## Dans le tourbillon montréalais

Pour Paul-André Linteau, la ville est un carrefour étourdissant avec une fibre originelle

MICHEL LAPIERRE

Au lieu de voir le militaire Maisonneuve et l'infirmière Jeanne Mance comme les seuls cofondateurs de Montréal en 1642, Paul-André Linteau insiste sur « le résultat d'une aventure collective, d'un projet missionnaire, mûri et élaboré en France ». Alors que le célèbre duo concrétisa le projet ici mais laissa très peu d'écrits, l'un des concepteurs restés en Europe en laissa plusieurs où l'aventure devenait si moderne qu'elle plongeait dans l'inconscient.

Il s'agit de Jean-Jacques Olier, prêtre mystique parisien et fondateur des Sulpiciens, société d'ecclésiastiques qui sera, durant près de deux siècles, seigneur de l'île de Montréal. Linteau, spécialiste de l'évolution de la métropole et déjà auteur de livres

sur le sujet, signale l'importance de ce maître spirituel dans son présent essai, *Une histoire de Montréal*, essentiellement, précise-t-il, « un nouveau texte » qui complète ses autres travaux.

Une curieuse amitié liait Olier à une cabaretière parisienne, Marie Rousseau, malgré sa profession, étrangement aussi mystique que lui. Cette voyante rêvait d'améliorer le Paris populaire des salimbanques, des courtisanes et des duellistes, un peu comme le prêtre rêvait d'évangéliser les Amérindiens. Dans le style du Grand Siècle, les écrits intimes de celui-ci témoignent pour elle d'une délirante passion érotique, vite sublimée pour l'honneur de l'ecclésiastique mais qui intrigueraient aujourd'hui les psychanalystes.

S'il n'exploite pas ces signes

annonciateurs, l'historien, Montréalais de naissance, souligne avec justesse le rôle clé que la ville joue au début de la relation commerciale et anthropologique avec l'Amérique autochtone. Il rappelle que, « vers 1665, le commerce des fourrures est devenu la principale raison d'être de Montréal » pour longtemps et qu'il lui donne « une vocation continentale ».

## La porte d'entrée vers le continent

L'appel de l'Ouest, trait si profond de l'imaginaire nord-américain, se manifesta d'abord à Montréal et beaucoup plus tard sur la côte atlantique des futurs États-Unis. Linteau est conscient de cette originalité première de la ville qu'il décrit comme « le centre organisateur du commerce des fourrures et la porte d'entrée » vers les espaces

immenses et encore inexplorés de l'intérieur du continent.

À la suite d'une alliance montréalaise en 1701 avec de nombreuses nations amérindiennes, la région des Grands Lacs deviendra ce que l'historien appelle « une véritable colonie intérieure de Montréal ». Mais, après la Conquête britannique, la ville, peuplée dès lors en majorité d'immigrants de langue anglaise, se transforme, selon Linteau, en « un vaste champ de bataille politique ». L'insurrection des patriotes en 1837-1838 a beau se dérouler dans les régions environnantes, Montréal se trouve

au cœur de la lutte des idées.

Avec ses multiples rebondissements, l'effervescence démographique, économique, sociopolitique et culturelle de la métropole est étonnante. Surtout britannique à une époque, elle redevient une ville majoritairement de langue française, grâce, à partir de 1870 environ, aux gens du reste du Québec qui s'y installent et, après l'adoption de la loi 101 en 1977, grâce en bonne partie à une population qui, venue de l'étranger, parle déjà français ou s'y francise.

Linteau réussit à nous faire sentir à quel point Montréal

forme un tourbillon. Cependant, en conclusion, il affirme: « La langue française continue à définir la personnalité de la ville. » Après tout, n'est-ce pas dans cette langue que ses pionniers, alliés aux Amérindiens, ont marqué à jamais la toponymie du continent?

Collaborateur  
Le Devoir

## UNE HISTOIRE DE MONTRÉAL

★★★  
Paul-André Linteau  
Boréal  
Montréal, 2017, 360 pages



WIKICOMMONS

Le lieu historique du Commerce-de-la-Fourrure-à-Lachine, construit en 1803, est l'un des rares témoins restants de l'époque où Montréal fut « le centre organisateur du commerce des fourrures ».

NOUVEAU Relations NUMÉRO 790 JUIN 2017

POUR QUI VEUT UNE SOCIÉTÉ JUSTE

AMÉRIQUES: LA LONGUE MARCHÉ DES PEUPLES AUTOCHTONES

Leurs luttes contre la dépossession, l'assimilation et la violence coloniale durent depuis des siècles. Ces dernières années, du Québec à l'Amérique du Sud, elles s'organisent, gagnent en force et interpellent notre solidarité. Ce dossier en propose un survol.

ARTISTE INVITÉE Eruoma Awashish

SOMMAIRE ET ABONNEMENT: [revuerelations.qc.ca](http://revuerelations.qc.ca)

Lire aussi les chroniques de Jean Bédard, de Catherine Mavrikakis et de Rodney Saint-Éloi

POUR VOUS ABONNER, RETOURNEZ CE COUPON AVEC VOTRE PaiEMENT À: SODEP (revue Relations) C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

L'ABONNEMENT DONNE ACCÈS AUX ARCHIVES DES 3 DERNIÈRES ANNÉES SUR LE SITE <[REVUERELATIONS.QC.CA](http://REVUERELATIONS.QC.CA)>

COCHEZ:

VERSION IMPRIMÉE ET VERSION NUMÉRIQUE (PDF)

1 an (6 numéros) 40 \$

2 ans (12 numéros) 70 \$

1 an, étudiant\* 25 \$

1 an, à l'étranger 55 \$

1 an, de soutien 100 \$

VERSION NUMÉRIQUE (PDF) SEULEMENT

1 an 30 \$

1 an, étudiant\* 20 \$

Taxes incluses, sauf abonnement à l'étranger \* Sur justificatif

JE M'ABONNE À RELATIONS:

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

COURRIEL \_\_\_\_\_

(OBLIGATOIRE)

COCHEZ SVP SI VOUS ACCEPTEZ DE RECEVOIR NOS INFOLETTRES  TPS: RT19003952 TVQ: 1006003784

JE PAIE PAR CHÈQUE À: LA SODEP (RELATIONS)  OU PAR CARTE DE CRÉDIT

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

## PRIX ÉMILE-NELLIGAN 2016

## Félicitations

## AU LAURÉAT

Jonathan Lamy  
La vie sauve  
Le Noroît



## ET AUX FINALISTES

Ariane Audet  
Déjà la horde de chair se tait  
L'Hexagone

Charles Dionne  
La main invisible  
Le Quartanier

Laurence Veilleux  
Amélia  
Poètes de brousse



## FONDATION ÉMILE NELLIGAN

100, rue Sherbrooke Est  
bureau 202  
Montréal (Qc) H2X 1C3  
Téléphone 514.278.4657  
[info@fondation-nelligan.org](mailto:info@fondation-nelligan.org)  
[www.fondation-nelligan.org](http://www.fondation-nelligan.org)



Le Montreal Hunt Club sur le chemin Mile End, 1859

MUSÉE MCCORD

## Le Mile-End, toutes couleurs unies

Yves Desjardins remonte le fil historique d'un quartier métissé serré

CAROLINE MONTPETIT

Il fut un temps où les notables du Montreal Hunt Club, montés sur leurs chevaux, aimaient prendre une pause à l'auberge du Mile-End, à l'angle nord-ouest de ce que sont aujourd'hui l'avenue du Mont-Royal et le boulevard Saint-Laurent.

Cette auberge, qui était située à environ un mille du Montréal de l'époque, a donné son nom au quartier Mile-End, qui est aujourd'hui le rendez-vous de la branchitude montréalaise. C'est l'une des multiples histoires qu'Yves Desjardins raconte dans son livre *Histoire du Mile-End*, paru aux éditions du Septentrion.

Nous nous rencontrons au parc Lahaie, à l'angle de Saint-Laurent et Saint-Joseph, devant l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End, selon l'expression consacrée, qui n'est pas par ailleurs son appellation officielle. « C'est ici que tout a commencé », dit Yves Desjardins.

Le médecin Pierre Beaubien, qui a hérité d'une vaste terre à l'est du chemin Saint-Laurent, cède un terrain au clergé afin qu'il y construise une église pour la communauté des ouvriers qui travaillent dans ses carrières de pierre, un peu plus à l'est. « La rue Laurier était autrefois un chemin de terre qui menait des habitations des ouvriers à l'église », raconte-t-il.

La veine de pierre courait, quant à elle, vers le nord-est. C'est cette pierre qui aurait servi à construire l'église Notre-Dame et le marché Bonsecours. Et on appelait les ouvriers qui y travaillaient les « Pieds noirs », parce qu'on les voyait se laver les pieds dans un abreuvoir à chevaux lorsqu'ils descendaient vers la ville.

Mais Beaubien n'était pas le premier à occuper et à exploiter cet espace central de Montréal. Bien plus tôt, une communauté de tanneurs, de la tannerie Bélair, bénéficiait de la présence d'un ruisseau, qui courait du Mont-Royal jusqu'à ce qui est aujourd'hui l'avenue Henri-Julien. Plus tôt encore, une magnifique forêt de cèdres, peu modifiée par les autochtones, se trouvait là, apprend-on dans le livre.

### Un quartier diversifié

À l'ouest du boulevard Saint-Laurent, le quartier du Mile-End a connu une histoire particulièrement diversifiée.

Rue Fairmount, l'église Saint-Michael's, qui abrita la communauté irlandaise puis la communauté polonaise de Montréal, en témoigne avec

ses fenêtres en forme de trèfles et sa devanture byzantine. Conçue par l'architecte Aristide Beaugrand-Champagne, le même qui a dessiné le chalet du Mont-Royal, elle rappelle la volonté de l'Église catholique de l'époque de se rapprocher de l'Église orthodoxe. « Elle est inspirée de la basilique Sainte-Sophie à Istanbul », dit Desjardins, qui aime y voir l'emblème du quartier.

À quelques pas de là, l'ancienne synagogue B'nai Jacob, rue Fairmount, a depuis été rachetée par le Collège français. En 1921, c'est la plus grande et la plus belle synagogue de Montréal, avec son toit ovale et sa façade frontale massive, raconte Yves Desjardins. En face, le Collège français a aussi racheté ce qui était autrefois l'École socialiste juive, où l'identité juive était enseignée en tant que culture plutôt que comme religion.

Toujours sur Fairmount, un peu plus vers l'est, ce qui est aujourd'hui un centre soufi musulman abritait autrefois une petite synagogue galicienne. En fait, la communauté juive anglophone de l'époque a graduellement quitté ce quartier pour se diriger vers Snowdon ou Côte-des-Neiges. Ça n'est que plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, explique Desjardins, que la communauté juive hassidique s'est pour sa part installée plus à l'ouest, à Outremont.

Lieu de passage, donc, pour les communautés de toutes allégeances, de toutes les classes sociales. Successivement riche et pauvre, le Mile-End garde une identité souple et polymorphe. Les frontières mêmes du quartier ont beaucoup varié au fil des ans, constamment redéfinies par celles, voisines, du Plateau-Mont-Royal et de La Petite-Patrie. À une certaine époque, personne à Montréal ne savait d'ailleurs ce que c'était le Mile-End.

### Le début par la fin

En 1995, Christopher Schoofs écrivait : « À l'heure actuelle, il n'y a pas de véritable centre. Ses résidents sont incapables d'en définir les frontières et même de s'entendre sur le nom à lui donner. »

« Mile-End signifie bien "à la fin du mille", mais à la fin de quel mille ? Et d'où part ce mille ? » renchérit pour sa part Yves Desjardins dans son livre, avant d'expliquer l'appellation par la présence de l'auberge du Mile-End, au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Né dans le Mile-End, qui était alors un quartier pauvre

de Montréal, le père d'Yves Desjardins a migré avec sa famille vers la banlieue, en quête d'une vie meilleure. « Il nous racontait un quartier pauvre et gris, marqué par le chômage massif de la Grande Crise des années 30 », écrit Desjardins, qui y est tout de même déménagé dès 1973.

Le livre très documenté qu'il vient de publier et les conférences qu'il donne à ce sujet témoignent de sa fascination pour ces lieux.

Le Devoir

### HISTOIRE DU MILE-END

Yves Desjardins  
Éditions du Septentrion  
Montréal, 2017, 357 pages

## Gilles Proulx dans la ville

LOUIS CORNELIER



Le communicateur Gilles Proulx adore l'histoire, qu'il pratique en amateur averti, à Montréal dans la peau et est un homme d'opinion. Il était donc inévitable que sa voix fervente se fasse entendre à l'occasion du 375<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Montréal.

Après *Montréal. 60 événements qui ont marqué l'histoire de la métropole* (Les Éditions du Journal, 2016), un recueil de chroniques historiques rédigées en collaboration avec Louis-Philippe Messier, Gilles Proulx publie *De Ville-Marie à Montréal* (Médiaspaul), un vigoureux opuscle sur l'histoire religieuse de la ville.

Il convient, d'entrée, de lui donner raison quand il affirme que, « de nos jours, la rectitude dans l'enseignement trop rare de l'histoire passe sous silence le courage missionnaire qui, pourtant, est littéralement à l'origine de Montréal et de son expansion ». Sans la ferveur religieuse des Jérôme Le Royer de la Dauversière, un percepteur d'impôts français qui rêve de convertir « des sauvages », de l'abbé Jean-Jacques Olier et de Paul Chomedey de Maisonneuve, un militaire pieux impressionné par sa lecture des *Relations des jésuites* en Nouvelle-France, Montréal aurait eu une autre histoire.

### Des femmes pionnières

Gilles Proulx, qui n'a pas la réputation d'être féministe, souligne aussi « la place exceptionnelle des femmes aux origines de la ville », non par rectitude — « [je] me méfie beaucoup de toute tendance à réécrire l'histoire pour l'ajuster aux mentalités modernes », note-t-il —, mais parce que la vérité a ses droits. Jeanne Mance et ses hospitalières, Marguerite Bourgeoys et ses institutrices de la congrégation de Notre-Dame, Marguerite d'Youville et ses sœurs grises, de même que la recluse Jeanne Le Ber sont donc présentées comme des fondatrices, à l'égal des jésuites et des sulpiciens. L'historien populaire se réjouit d'ailleurs du fait que « Montréal est la seule ville à avoir été fondée conjointement par un homme [Maisonneuve] et une femme [Mance] »!

La Conquête britannique de 1763 change la donne, mais le clergé parvient néanmoins à se tirer d'affaire en donnant des gages de fidélité au nouveau pouvoir. Ce sera le cas en 1775, quand les Américains en guerre contre l'Angleterre occuperont Montréal pendant sept mois, et en 1837, au moment de la révolte

des patriotes. M<sup>gr</sup> Lartigue, premier évêque de Montréal, menacera les insurgés d'excommunication. Son successeur, le puissant M<sup>gr</sup> Bourget, poursuivra cette stratégie de collaboration, en échange de « la mainmise sur l'éducation ».

De cette période, Gilles Proulx tire un bilan contrasté. Heurté par la soumission au conquérant que prône le clergé, le nationaliste qu'il est accorde néanmoins à ce dernier « la sauvegarde du peuple québécois par l'instruction », une thèse classique contestée par l'historien Yvan Lamonde (voir son récent *Un coin dans la mémoire*, Leméac, 2017), selon qui la bourgeoisie libérale ne demandait pas mieux que d'assumer cette tâche.

### Culture et noirceur

Gilles Proulx, qui se trompe au passage en affirmant que le frère Jérôme et Ozias Leduc ont « fait partie » de *Refus global*, évoque avec respect les figures d'Henri Bourassa, fondateur du *Devoir* en 1910, de Marie-Victorin, fondateur du Jardin botanique en 1931, du frère André et du cardinal Paul-Émile Léger. Il ne nie pas que l'Église, jusque dans les années 1950, « avait quelque chose d'étouffant, d'envahissant », mais il relativise l'idée de « Grande Noirceur » en soulignant qu'à « l'intérieur de cet univers conservateur, il y avait une floraison d'éléments de culture » et que les Québécois, à l'époque, n'étaient pas « si arriérés que cela ».

Pour lui, « le bilan prolifique de l'action du clergé est très honorable ».

Vulgarisateur coloré, il raconte le passé avec verve et simplicité, en nous invitant à en retrouver les traces dans le présent, sans se priver de donner son opinion. L'histoire du Canada et du Québec n'est pas suffisamment enseignée, déplore-t-il, et « nos élites », notamment les responsables des célébrations du 375<sup>e</sup>, négligent le legs du passé.

Pour corriger nos manquements historiques envers les Amérindiens, nous devrions investir massivement dans leur éducation, soumet-il en rêvant que la mémoire de notre passé religieux nous amène à renouer avec « une pensée plus collective », qui pourrait « faire concurrence à l'individualisme qui est la tare de la modernité ».

En commentateur de l'actualité, Gilles Proulx se laisse souvent aller à un populisme de mauvais aloi. En historien populaire, il devient un accompagnateur tonique et recommandable.

### DE VILLE-MARIE À MONTRÉAL

★★★ 1/2  
Gilles Proulx  
Médiaspaul  
Montréal, 2017, 88 pages

Vient de paraître

De la fondation de Ville-Marie à la métropole internationale.

Une synthèse de référence pour tous les amoureux de Montréal.

UNE HISTOIRE DE  
**MONTRÉAL**  
PAUL-ANDRÉ LINTEAU

BORÉAL

360 pages • 29,95 \$

BORÉAL

« Ce livre-album a été conçu pour plaire à un vaste public. »  
Mario Girard, *La Presse*

« Rincez-vous l'œil avec ce livre historique. »  
Ariane Labrèche, 24 h

**TRACES**  
DE L'HISTOIRE DE MONTRÉAL  
PAUL-ANDRÉ LINTEAU | SERGE JOYAL | MARIO ROBERT

BORÉAL

184 pages • 29,95 \$

BORÉAL